
ÉVOLUTION DE LA RELATION ENTRE L'ENFANT ET SA MÈRE

Jean Bergès³⁵

L'évolution de la relation entre l'enfant et sa mère se noue à deux facteurs importants :

– l'importance de la voix, notamment celle de la mère

– l'importance du père, bien souvent sinon totalement absent, en tout cas assez souvent fuyant ou imprécis. Il ne s'agit pas d'une position morale mais simplement d'une constatation : lorsqu'une mère et son enfant viennent en consultation et que la question « où est le père ? » est posée, la réponse est généralement : « Il est dans la voiture, au parking. » Ne se sent-il pas concerné par l'évolution des rapports entre la mère et l'enfant ou bien se trouve-t-il éjecté de ces rapports ?

La voix et la parole de la mère ont énormément d'importance car avant même que l'enfant naisse, elle lui parle, on lui parle.

Actuellement, grâce aux échographies, on le regarde aussi, et on n'a pas fini de le regarder ! On se trouve alors dans un canal visuel d'où il est difficile de sortir, c'est-à-dire celui de l'imaginaire.

Dans la famille de l'enfant à naître, on parle du prénom, du sexe, facile à préciser la plupart du temps, des aléas prévus, des ressemblances espérées ou craintes : « Pourvu qu'il ait l'intelligence de la tante Adèle, qu'il ne soit pas comme le cousin Édouard qui est un filou », « J'aurais bien voulu le faire avec mon patron... », de sorte

que la logique de la parenté se trouve mise en jeu avant la naissance.

Il existe des familles de femmes ; les femmes transmettent la lignée, ont des enfants sans homme ou avec des hommes négligeables, si bien que les enfants ignorent qu'il faut un homme et une femme pour faire un enfant. Quelquefois, à l'âge de 40 ans, ils ne le savent pas encore ! Il est toujours difficile – ce qui est le cas pour tout ce qui est sexuel – de faire admettre à l'enfant, dans ses théories sexuelles infantiles, qu'il y a une mère et un père. Quant aux grands-parents, ce sont ceux qui sont grands !

Autrement dit, l'évolution de la relation entre la mère et l'enfant est toujours inscrite dans ces manques, ces failles, dans le fait que la mère et l'enfant sont deux et que ce qu'il en est de la parenté suppose qu'on soit trois.

Quand on parle de la mère et de l'enfant, on met souvent un trait d'union entre les deux mots ne dit-on pas : « les services mère-enfant », la dyade, la fusion...

L'essentiel est que précisément le début de l'évolution de ces relations entre la mère et l'enfant se fait dans le discours de la famille et du voisinage, ce qui suppose qu'un tiers va venir interférer. Qu'en est-il de ce tiers ? Il tend à être exclu, l'évolution des relations « mère-enfant » pouvant être une évolution de cette exclusion.

Le débordement de la mère

Au moment de la naissance, un événement essentiel se produit : on ne demande pas son avis à la mère, elle est obligée d'accoucher de l'enfant. Pour reprendre la terminologie médicale, c'est l'enfant qui est le mobile dans la filière. Une fois que ce mobile est en mouvement, la mère est débordée dans sa maîtrise. Le point de départ de la relation entre l'enfant et la mère est donc le débordement de celle-ci (un accouchement par césarienne a essentiellement pour effet, en dehors du fait que la mère n'entend pas le cri, que ce débordement ne se produise pas). C'est l'expérience que fait la mère, que sa fonction de mère peut être débordée par son fonctionnement,

35. Conférence faite en juin 1985 aux pédiatres de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul à Paris.

qui est le point du départ de la relation entre la mère et l'enfant.

Il s'agit là d'un point vraiment essentiel dans le type de relations qui va s'établir entre ces deux êtres, car cette maîtrise de la mère mise en échec par l'enfant est tout le problème de ce que Winnicott appelle « la mère suffisamment compétente » pour mener à bien sa tâche. Va-t-elle rester accrochée à un système de maîtrise dans lequel elle représenterait un « tout complet » ou bien va-t-elle prendre note du fait qu'elle a été débordée ?

La mère va se trouver dans la position : ou bien de considérer que son enfant est le prolongement d'elle-même, c'est-à-dire un prolongement imaginaire de son propre corps ; ou bien de considérer que cet enfant, au lieu d'être imaginarisable, de faire partie de son corps et de pouvoir en épouser les formes ou de pouvoir créer des formes corporelles à la suite du sien, est un pur réel, comme une chose, un enfant avec lequel elle n'aurait de rapports que très craintifs ou très lointains.

Bien entendu cette position dépend des capacités de la mère, de sa compétence à imaginatiser l'enfant – suite de son propre corps – ou à en être incapable – enfant réel – mais elle dépend aussi de l'enfant.

Quand, dans le corps de l'enfant, dans le réel, s'inscrit visiblement une atteinte, une lésion, un défaut, une malformation plus ou moins outrancière, la relation mère-enfant perd le versant imaginarisable cité plus haut.

Pour l'instant, nous sommes dans un système à deux, où le regard de la mère est absolument essentiel comme sa compétence à ménager la présence et l'absence auprès de cet enfant dont elle est l'objet réel. Est-elle capable de disparaître et de réapparaître ? La réciproque est-elle vraie ?

Prenons l'exemple du nouveau-né dont on place le berceau dans une pièce et à qui l'on fait entendre un son rythmé. L'enfant tourne la tête vers le son, l'écoute. Quand on interrompt le son, c'est le regard qui se porte vers la source de ce son. Cette anticipation visuo-auditive apparaît dès la quinzième heure, manifestant ce qui paraît capital au départ dans les rapports mère-enfant, à savoir la capacité d'anticipation.

On constate donc que lorsque la source auditive disparaît, l'enfant attend une manifestation visuelle. C'est exactement la manifestation inverse qu'il va solliciter de sa mère quand il crie : s'il n'est pas répondu à son appel, celui-ci retourne d'où il vient, c'est-à-dire au silence. Cette anticipation n'est pas simplement une interaction ou une réponse à un stimulus, c'est la mise en évidence de la supposition qu'il va y être répondu. C'est à ce niveau que se joue l'importance de la relation mère-enfant. Est-ce la mère qui envoie des signaux auxquels l'enfant répond ou l'inverse ? Non. L'anticipation visuo-auditive montre que rien n'est attendu du côté du visuel ; c'est l'enfant qui anticipe du côté du visuel.

Quand la mère imite, par exemple, les mouvements de l'enfant et entraîne avec elle les imitations précocissimes, qu'il s'agisse des muscles du visage, des joues, de la bouche, de la langue ou de la posture du tronc, l'élan qu'elle communique à la relation qu'elle établit par l'intermédiaire de son corps ou de son visage avec l'enfant n'est pas simplement une affaire visuelle, c'est une anticipation des postures de l'enfant qui lui-même va se trouver progressivement en avance sur les mouvements de la mère. Ce qui est essentiel, ce n'est pas que l'enfant réponde ou que la mère émette des signaux, c'est qu'il y ait anticipation prévue, hypothétique. C'est ce que l'on pourrait appeler la capacité de la mère à prêter à l'enfant l'éventualité d'une hypothèse. Ce qui importe, c'est ce crédit que fait la mère. Par exemple, quand elle parle d'une façon interrogative, et non affirmative, à son enfant, elle suppose qu'il peut répondre. Elle suppose qu'il y a chez l'enfant un savoir relancé par sa question. Certaines mères ne peuvent parler que d'une façon assertive, affirmative ; autrement dit, elles ne sont pas capables de prêter à l'enfant la place d'où il serait capable de répondre, qu'il parle ou non d'ailleurs.

Pour l'exemple, une jeune femme qui préparait son internat, venue me voir accompagnée de son bébé de 2 mois et demi parce qu'il ne dormait pas. Bien entendu, je lui ai immédiatement demandé comment il mangeait. Elle m'a répondu : « Ce n'est pas com.  ué : je m'installe

sur le canapé, je prends ma question d'internat et je lui donne le biberon. Eh bien, Monsieur ne boit que lorsque j'arrête de lire ! » Ce qui me paraît important dans cet exemple, c'est le « Monsieur », voilà le tiers-terme dans la relation entre cette mère et son enfant. Cette mère suppose qu'elle n'a pas tout le savoir.

La mère du petit de l'homme a affaire à un enfant totalement immature, c'est-à-dire incapable de faire quoi que ce soit. Bien entendu, elle le porte, le nourrit, le lave, etc. En somme elle est la dialyse extracorporelle des fonctions de son enfant, elle est toutes les fonctions de son enfant.

Que va-t-il se passer ? Si elle fonctionne à sa place, c'est-à-dire qu'à aucun moment elle ne se laisse déborder par une anticipation quelconque de la part de l'enfant, si elle reste accrochée à sa propre maîtrise, elle rend l'anticipation de l'enfant impossible. En d'autres termes, elle est une bonne mère au sens où elle nourrit, enveloppe, soutient, tous actes indispensables pour la vie, mais est-elle capable de se laisser déborder par les anticipations de son enfant ? C'est cela le débordement. Si la mère est chargée de toutes les fonctions, elle interdit au fonctionnement de l'enfant de survenir et empêche l'anticipation aucune hypothèse, aucun sujet n'est alors supposé chez l'enfant.

Le stade du miroir va rendre ces premiers éléments de système caducs car l'enfant retrouve alors dans le regard ou dans le corps de sa mère une image qui lui permet en quelque manière de retrouver son unité naissante, malgré sa prématurité motrice ; cette phase va être tout à fait différente dans la mesure où, par exemple, quand il se regarde dans la glace et remue sans cesse les bras en éprouvant beaucoup de satisfaction, il se retourne vers sa mère pour la prendre à témoin de ce qu'il vient de voir dans le miroir. Le tiers, c'est donc ici l'enfant qui le crée et le met en place, il ne dépend plus de la compétence de sa mère pour amener un tiers.

La loi de la langue

Lorsque l'enfant et la mère utilisent la langue maternelle, il y a des bruits, des accords, des désaccords de rythmes de sommeil, de

nourriture... La difficulté dans laquelle l'enfant se trouve d'entrer en rapport par sa posture avec la posture de la mère, avec les rythmes infligés du dehors et ses propres rythmes, tout ce travail, du temps où la mère est l'objet même, va se trouver baigné dans un discours qui est celui de la famille et de la mère.

La parole de la mère apporte de la loi, en ce sens qu'au milieu du bruit de bave, de pets, de vomi, de rots... elle parle, mais pas n'importe comment. Elle parle, certes, comme une mère à son bébé, mais elle a des choses à dire ; quand elle pose des questions – as-tu faim ? As-tu soif ? –, elle les formule de façon qu'il puisse les comprendre. Autrement dit, dans la théorie du chaos, elle introduit la loi du langage, elle ne dit pas les mots n'importe comment mais respecte la syntaxe.

Cette position va en quelque sorte donner à la relation entre la mère et l'enfant une évolution qui sera scandée non seulement par des rythmes, des bercements, des accommodements des rythmes propres et des rythmes externes, mais encore par ce qui donne du sens, c'est-à-dire la parole : cet objet qui tombe de la bouche de la mère en apportant une certaine rigueur, une certaine loi.

De même qu'il y a des lois dans la physiologie – les mouvements péristaltiques se font dans un certain sens et pas dans l'autre, les mouvements respiratoires observent un rythme donné –, il y a des lois dans le langage et la parole.

En somme, ce qui est introduit ici, c'est précisément une loi qui vient d'ailleurs. Or il y a une loi du côté de la bouche, qui consiste à ne pas utiliser les objets comme seulement des objets de besoin. Lorsque son enfant pleure ou râle, la mère lui donne à boire, à manger, elle répond à une frustration par un objet de besoin. Évidemment, cet objet de besoin satisfait à tous les coups. Mais l'enfant, quand il est avec sa mère, ne lui fait pas part d'un besoin ; il lui demande un regard, une parole, une attention. Autrement dit, l'appel qu'il lance de son côté, inorganisé, ne faisant pas partie de la loi de la parole mais simplement du bruit qu'il est capable d'émettre, ne correspond pas à un besoin mais

à la demande d'un rien, à savoir une attention. Exemple d'une jeune fille anorexique de 14 ans qui m'a dit un jour : « Je ne peux manger que lorsque je sors du lycée parce que alors tout le monde parle. »

Ce n'est pas la nourriture que l'enfant avale, ce sont le regard, les paroles et les gestes de sa mère. L'une des premières préoccupations de ceux qui se sont occupés des crèches a été d'obliger les berceuses à s'arrêter de parler entre elles quand elles donnaient la nourriture aux enfants pour s'adresser directement à eux, ce n'est pas un hasard. Cette évolution de la relation entre la mère et l'enfant passe par la parole, pas uniquement parce qu'elle a quelque chose à voir avec les oreilles, mais aussi et surtout parce qu'elle a quelque chose à voir avec la bouche. Quand la mère parle, l'enfant lit les mouvements de ses lèvres au même titre qu'il regarde les mouvements de sa bouche quand elle lui met une cuillère dans sa propre bouche.

La mère ne doit pas rester accrochée à ses fonctions, mais doit au contraire permettre à l'enfant de faire valoir son propre fonctionnement, et cela paraît d'autant plus important que l'enfant grandit. Si, en maternelle, il a encore le droit à la langue maternelle, tout change lorsqu'il aborde le cours préparatoire. À ce moment-là, il se passe quelque chose d'intéressant qui est : « Puis-je tromper ma mère avec ma maîtresse ? » Cette position suppose que le savoir n'est pas à l'école, que le savoir, c'est la mère.

Et la mère peut être savante ! Cela commence lorsque la mère confond les objets partiels de son enfant avec les siens. Quand son enfant fait pipi dans sa culotte, tout se passe comme si c'était elle qui avait fonctionné dans ce sens : « il m'a fait pipi... » Il y a là un rejet de la fonction de l'enfant... La mère a tellement d'emprise sur les objets qu'il produit, qu'il s'agisse de ses selles, de sa transpiration ou de son urine, qu'ils ne lui appartiennent pas et ne font pas partie de son fonctionnement à lui, mais à elle. C'est exactement ce qui persiste au cours préparatoire quand les mamans refont la classe, le soir, à la maison. Dans la journée, à l'école, l'enfant plane en se disant : « De toute façon, c'est tellement

mieux avec ma maman... Et puis, elle pourrait être jalouse si par hasard je faisais plaisir à ma maîtresse... » Mais bien entendu, comme la maman ne dit pas les mêmes choses que la maîtresse, les choses se gâtent.

Ce type d'évolution de la relation entre la mère et l'enfant débouche vite sur une impasse. Impasse du côté de la bouche à laquelle je faisais allusion avec les addictions, à savoir la mère, engagée dans la distribution d'objets de besoin et jamais d'objets d'amour. Nous vivons dans une société de consommation où nous tentons de satisfaire des besoins avec des objets d'échange : rien pour rien, donnant donnant... Or ce que demande l'enfant à sa mère, ce n'est pas d'être une grande surface ; il lui demande ce qu'elle est la seule à pouvoir donner.

À Paris, par suite des conditions de vie et de travail des femmes, les trois premières expressions des enfants sont : « maman », « papa » et « attends un peu ». Ce « attends un peu » consiste à donner à l'enfant un objet qui va le calmer. Je ne parle pas des prescriptions de médicaments parce que l'enfant est insupportable ou ne dort pas... l'objet de besoin remplace l'objet d'amour. Moyennant quoi, il n'y a pas l'anticipation de l'enfant qui se dit : « Ma demande, je la fais au risque qu'on me dise non... » Donner un gâteau à un enfant qui demande, c'est une fin de non-recevoir. J'en veux pour preuve le fait que, bien qu'on lui ait donné l'objet qu'il sollicite, il réitère sa demande dix fois, vingt fois, parce que tout simplement ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Dans un premier temps – celui de la posture, du regard –, la mère étant l'objet même qui apparaît puis disparaît – c'est de la dialectique de l'absence et de la présence qu'il est question. Avec le jeu de la bobine, Freud montre que c'est ainsi que naît la parole en disant : « *Fort* » quand l'objet disparaît, « *Da* » quand il apparaît. C'est une perspective qui suppose que ce qui n'est pas là peut y être. C'est exactement ce que la mère rend possible quand elle dit « Monsieur » à son enfant car il y a un tiers, une anticipation possible. Ce n'est pas à sens unique, ce n'est pas « je donne, tu reçois ».

Dans un deuxième temps, quand la mère distribue les objets, c'est-à-dire qu'elle commence à répondre aux demandes, elle devient symbolique parce qu'elle va distribuer des objets symboliques. Dès lors, si elle en reste à l'objet d'échange et à l'objet de besoin, elle fait en quelque sorte partie des objets qui ne sont pas symbolisables, et c'est un ratage.

La question du tiers

L'évolution de la relation ne tourne pas seulement autour des images, de la présence, de la peau, de la chaleur, de l'étayage, etc. – tous éléments essentiels bien entendu – mais tient surtout au fait qu'il y a un tiers, tout trouvé la plupart du temps : le père ! Non pas le père en tant que tel, mais le père en tant qu'il représente justement ce en quoi la parole de la mère vient faire irruption dans le bruitage informe sous la forme d'une syntaxe, d'une loi. Il est là quand la mère déclare : « Je le dirai à ton père ! », « Papa ne va pas être content... ».

Quand les parents se séparent, quel est le désordre principal ? Lorsque l'enfant est avec l'un, il a l'impression de tromper l'autre et, de plus, il a le sentiment d'être pour quelque chose dans cette situation ; sa toute-puissance lui fait penser qu'il aurait peut-être pu les garder ensemble ou que, peut-être, il aurait pu les séparer plus vite... Nous ne sommes pas nous-mêmes à l'abri de cette toute-puissance infantile. Nous sommes encore des enfants incorrigibles puisque nous disons d'un air entendu : « S'ils restent ensemble, c'est à cause des enfants. » Justement, c'est une façon de montrer que nous sommes encore dans cette illusion que, du temps de notre enfance, nous aurions pu les garder ensemble. Quand les enfants sont confrontés au divorce de leurs parents et que la mère vient nous voir parce qu'elle n'a pas d'autorité, qu'elle est accablée, déprimée, la chose essentielle à lui dire est la suivante : « Quand vous pensez à cet homme parce que vous pensez par exemple à l'endroit où il a pris l'enfant sur son dos, vous le lui dites. Parler du père, surtout s'il est absent, c'est introduire un tiers entre l'enfant et la mère. »

C'est en ce sens que l'évolution des relations entre l'enfant et la mère est vraiment régie par la parole de la mère dans la mesure où elle véhicule une loi, dans la mesure où la mère est de parole, c'est-à-dire qu'on peut la croire sur parole ; elle n'est pas seulement savante, elle ne devine pas, elle ne lit pas dans la boule de cristal, elle n'écoute pas seulement « son petit doigt »... elle dit des choses en tenant sa parole. Et cette parole, quoi qu'il en soit des imperfections et de la difficulté que la mère peut avoir à l'articuler, va entraîner la parole de l'enfant, qui, dès lors, a besoin d'être entendu.

Quand une mère déprime – soit parce qu'elle a perdu sa propre mère un peu avant la naissance de l'enfant, soit parce qu'elle a perdu ses illusions à la naissance de son bébé, notamment du fait qu'elle n'est plus la fille puisqu'elle est la mère – ce qui est une très dure épreuve pour toutes les femmes, quelles qu'elles soient, et quel que soit le numéro de l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde –, elle ne parle pas. Il arrive aussi qu'elle soit entourée de gens qui ne parlent pas, de la grand-mère, de la nounou... Il y a peu de temps, on m'a amené un enfant pour ce qu'on appelle « un retard de la parole ». Lorsque j'ai demandé au père : « Est-ce que vous lui parlez ? », il m'a répondu : « Je lui parlerai quand il parlera. » Ce n'est pas du tout évident de parler à un enfant qui ne parle pas.

Mais la parole est essentielle d'un côté et de l'autre car il y a des langages infantiles qui sont perdus de n'avoir jamais été entendus. Les enfants ne sont pas écoutés, entendus, ils ne peuvent jamais aller au bout de ce qu'ils ont à dire. Et l'une des évolutions les plus favorables des relations entre la mère et l'enfant se produit quand la mère permet, par son habilité, à l'enfant d'être écouté jusqu'au bout par son père. L'enfant se trouve trop souvent dans la position d'envoyer des signaux balbutiants au sommet de la montagne sur laquelle se trouve le père ! Il faut donc que la mère aide le père à écouter l'enfant, c'est-à-dire qu'elle « se défie », qu'elle laisse la place, qu'elle parte... le point essentiel est ce qui fait tiers entre la mère et l'enfant.